

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 4 (1927)
Heft: 20

Artikel: "Continuity"
Autor: Bouquet, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729616>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

„Continuité“

J'observais, ces jours-ci, un très jeune enfant en train de feuilleter un roman illustré. Ne sachant pas encore lire, il en était réduit à contempler les vignettes. Mais avec quelle extraordinaire passion ! Chaque image l'intriguait par sa représentation d'une chose inaccoutumée. Et les questions pleuvaient :

— Où va le bateau ? Pourquoi le monsieur est-il par terre ? Et puis ceci ? Et encore cela ?

Je lui répondais rien. Pourquoi ne pas laisser à cette petite cervelle le soin de composer une légende à son propre usage ? Suppositions et commentaires ; que d'idées remuées par un dessin !

Qu'advierait-il si, dans une salle de cinéma, la baguette d'un magicien privait passagèrement les spectateurs de ce fonds élémentaire : l'art de lire, en laissant intact le reste de leurs facultés. Écartons le sous-titre ; examinons l'image.

« Où va le bateau ? Pourquoi le monsieur est-il par terre ? »

C'est tout le problème de la construction cinématographique.

Le scénario a des contempteurs, qui se complaisent à souligner son trop fréquent manque de qualité. Il est aisé d'exécuter la danse du scalp autour de pâles « histoires romancées » sur le compte desquelles tout le monde est d'accord ; par contre, la discussion du principe même du scénario exige une plus large compréhension, et une certaine générosité intellectuelle.

Scénario est un de ces nombreux vocables cinématographiques puisés à des sources étrangères, et qui désignent fort incorrectement les choses dont on parle. Nous avons peu de termes exacts. Mais pourquoi jouer de l'équivoque, et confondre trop facilement « scénario » avec « intrigue livresque ou théâtrale » ? Pour avoir une notion vraie du scénario et de son rôle, il suffit d'examiner le cinéma en lui-même.

Le film nous présente un sujet animé : mouvement et durée. Evolution. Qu'il s'agisse d'un choc extérieur des êtres et des choses, ou d'un simple jeu de luminosités traduisant un sentiment, comme le demande M^{me} Germaine Dulac, on doit admettre que l'artiste combine et dirige l'évolution suivant une pensée déterminée. C'est cette ordonnance qu'il convient de bien discerner ; c'est à propos d'elle que l'on emploie, faute de mieux, le mot scénario.

On noircit toujours, avant un film, cent pages de papier que l'on baptise « scénario ». Pardon ! C'est un memento, un pense-bête ! Le scénario est dans l'âme du cinéaste.

Que l'inspiration varie avec chaque auteur, qu'elle aille du meilleur au pire, du style dépouillé

à l'emphase, c'est une loi commune à tous les arts, et dont nul ne saurait tirer autorité pour condamner d'une façon générale la recherche du sujet. Il sera toujours permis à certains négateurs de s'abandonner, s'ils le veulent, à un narcissisme séduisant, mais il semble bien qu'une attention particulière doive être accordée aux artistes qui tenteront, par des procédés très divers, d'exprimer et d'assembler des idées.

Les Américains nomment « continuity » le scénario tout découpé. Mot d'ordre du cinéma de demain : continuité des images ! Que l'image A prépare l'image B, que l'image B complète l'image A ; et ainsi de suite, sans la déchirure d'une légende explicative.

Sans doute sont-ils nombreux, ceux qui souhaitent la venue du malin enchanteur armé de sa baguette ; car enfin on aborderait méthodiquement le problème dont je parlais plus haut : la construction cinématographique, sur lequel trois ou quatre films sans textes n'ont jeté jusqu'ici que de bien pauvres lueurs.

« Où va le bateau ? Pourquoi le monsieur est-il par terre ? » Deux beaux débuts de film, à condition de museler héroïquement les cent bouches du monstre Sous-Titre.

(Comédia.) Jean-Louis BOUQUET.

Le Cinématographe langue internationale ?

On a coutume de dire qu'un film est comme l'espéranto : qu'il peut être compris par l'Univers. En ceci plus qu'en aucune autre matière, il convient de distinguer.

Les arts, de ce point de vue, ne se ressemblent nullement. Il en est un qui, dans son essence comme dans sa forme, n'est parfaitement compréhensible que pour le pays dont il emprunte la langue, et qui est intraduisible pour tous les autres : la poésie. Après lui viendrait la musique, dont l'interprétation, pour facile qu'elle soit, est d'une infinie subtilité. Sans doute, si l'on en excepte un parti pris de mauvaise foi, l'oreille d'un artiste, de quelque pays qu'il soit, reconnaîtra toujours la valeur technique d'une composition musicale ; mais elle pourra toutefois en apprécier diversement les nuances. Il reste certain que les arts plastiques sont, plus que tous les autres, susceptibles d'une compréhension universelle. Il n'est à cela, si l'on veut bien y réfléchir, rien d'étonnant : Les arts plastiques, qu'ils soient stylisés ou réalistes, sont ceux qui représentent le plus directement sinon le plus fidèlement la nature. En eux la part de l'interprétation est plus limitée. Ainsi en est-il pour le cinéma.

J'entends à cette affirmation que l'on se récrie. Je comprends qu'il est des concessions dues, et je veux les faire. Je les accorderai d'autant plus volontiers qu'elles me semblent plus essentielles et que je vois aux arts plastiques des diverses nations du monde d'irréductibles différences.

Ceux qui apparentent le cinéma à la musique vont me faire grief de ma comparaison. En l'oc-

currence, je veux maintenir que le cinéma, qui est d'abord sensible aux yeux, ressemble davantage à un tableau qu'à une symphonie. Au fond, pour un esprit qui ne se plaît point seulement à des raffinements, cette affirmation est une simple vérité de La Palice.

Si nous considérons les peintures ou les sculptures des différentes écoles nationales d'une même époque, nous remarquons des oppositions franches. Si nous les mettons en regard les unes des autres de siècle à siècle, le contraste s'augmente et se précise. On me dira :

« Vous parlez là pour des érudits et des amateurs avertis. La foule n'est pas aussi sensible que vous à ces variations... »

Voilà bien où je me permettrai modestement de triompher. Le jugement de la foule ne saurait, en matière d'esthétique, faire loi. Il n'y a pour lui à accorder une valeur absolue que M. Clément Vautel. Les artistes véritables ne peuvent être de cet avis.

D'ailleurs, il n'est pas sûr que la foule ne sente pas confusément ces nuances. L'art plastique réaliste est sans conteste celui qu'elle goûte le mieux ; et son instinct la porte de préférence à celui de son propre pays. Elle restera stupide, se choquera ou rira de l'œuvre d'un primitif comme de l'impressionnisme ou du cubisme ; et non seulement du cubisme outrancier qui a déjà vieilli, mais de tous les peintres que cette école a formés et qui sont, pour les connaisseurs, d'admirables maîtres. Ainsi les arts plastiques s'avèrent comme très particuliers, presque autant que la musique et même que la poésie. A cet égard, le cinéma participe de leur originalité. Il est certain que les films de Sjöström, de Robert Wiene et de Jacques Feyder sont caractéristiques d'une race. Leurs signes distinctifs peuvent difficilement être compris et goûtés de prime-abord. On m'objectera le prompt succès du *Docteur Caligari*. Je ne suis pas convaincu ; la publicité comme le snobisme ont collaboré à cette réussite dans une mesure que nul ne peut déterminer et que, pour ma part, je crois grande. Et les films de Charlie Chaplin ? Je ne vois pas qu'ils soient l'expression d'un art exclusivement américain ; ils sont dépouillés d'un signe trop ethnique. A cet égard, un film de Griffith, comme *Le Lys brisé*, porte plus apparemment son origine ; et puis l'art de Charlot, par sa prépondérance, déplace les valeurs.

Il reste que les films les plus significatifs d'un climat demeurent mystérieux à la plupart des autres. On en saisit surtout les formes extérieures les plus communes, mais non l'âme. On peut estimer que c'est là une manière bien imparfaite de comprendre, et qu'un film n'est pas une monnaie qui garde sa valeur en passant les frontières. Là, le change moral joue !

Je n'ai voulu que suggérer ici quelques idées. Une discussion pourrait s'instituer à leur sujet, car on peut, avec autant d'apparente vérité, nier ou affirmer que le film soit, comme on le répète à satiété, un langage international. Et n'est-il pas également douteux qu'il puisse un jour le devenir ?

Pierre LAGARDE.

Actrice et Morticoles

M^{me} Louise Silvain, qu'une cruelle et douloureuse maladie avait éloignée de la scène durant trois ans, va effectuer sa rentrée demain soir, dans *Electre*, à la Comédie-Française.

C'est avec une joie profonde et aussi avec une réelle émotion que la belle tragédienne a repris contact avec la Maison de Molière où tous ses camarades, avec des attentions charmantes, l'ont fêtée.

— C'est, en effet, une revenante, nous dit M^{me} Louise Silvain, que vous voyez aujourd'hui. Je viens de passer trois ans épouvantables ! On ne peut pas s'imaginer qu'il soit possible de hurler de douleur jour et nuit pendant trois ans et que, soudain, ces trois ans qui m'ont semblé trois siècles me paraissent aujourd'hui... trois siècles...

« J'avais été condamnée par treize médecins ! Que vouliez-vous qu'elle fit contre treize ? Qu'elle vécût, nous dit M^{me} Louise Silvain avec un sourire d'un optimisme charmant... Mais je puis dire que c'est à Lardinois que je dois de pouvoir reprendre ma place aujourd'hui à la Comédie. »

Et c'est maintenant avec une ombre de tristesse dans la voix que la puissante interprète des grands classiques ajoute :

— Je vais jouer une tragédie, mais j'en ai vécu une plus tragique encore. Et ce sera sans peine, je vous assure, que je personnifierai la douleur !...

— La date du 7 mai n'est-elle pas pour vous un anniversaire ?

— Si, il y aura, samedi, deux ans exactement que je passais sur la table d'opération. Et il y aura également vingt ans que je créai *Electre*. Pour le Doyen, ce sera également un anniversaire. Il entrera samedi dans sa cinquantième année de présence à la Comédie ! Et il a tenu à me tendre la main, ce soir-là, pour ma rentrée et me donner la réplique. Nous aurons, d'ailleurs, dans *Electre*, une distribution magnifique : Madeleine Roch sera Clytemnestre ; Colonna-Romano, Chrysothémis ; Mary Marquet, le Chœur avec Madeleine Barjac ; le Doyen, le Gouverneur ; Hervé, Oreste, et Dorival, Egisthe.

Et tandis que M^{me} Louise Silvain nous quitte pour aller répéter une dernière fois, l'œuvre de Sophocle, adaptée par Alfred Poizat, j'entends de Doyen, toujours magnifique de verdeur, dire avec force à son ami Jaubert :

— Sophocle, c'est toute la Vie ! C'est de vingt-quatre siècles, c'est d'hier, c'est d'aujourd'hui et c'est aussi de demain... A. E.

TABACS - CIGARES G. HAURY

5, Escaliers du Grand-Pont, 5
LAUSANNE

Cartes postales — Journaux
TIMBRES POUR CO. LECTIONS

POUR OBTENIR UN IMPRIMÉ

PROPREMENT
EXÉCUTÉ

nous vous recommandons les
Ateliers spécialisés de

L'Imprimerie Populaire
LAUSANNE

11, Av. de Beaulieu

TÉLÉPHONE 82 77

Prix modérés - Devis

Pour être bien habillé..

Adressez-vous en toute confiance chez

J. SCHLUMPF

Tailleur pour Dames et Messieurs
LAUSANNE

11, Chemin de Morne - TÉLÉPHONE 61.55

VOUS PASSEREZ
d'agréables soirées à la
MAISON DU PEUPLE
DE LAUSANNE

CONCERTS
CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES
SALLES DE LECTURE
ET RICHE BIBLIOTHÈQUE

Carte annuelle : 2 fr.

En vente dans tous les magasins de la Société
Coopérative de Consommation et au magasin
E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.

RUF

Comptabilité Suisse

70 % d'économie de temps

Demandez prospectus et démonstration

Comptabilité Ruf (C.S.M.) S.A.
3, Rue Pichard Tél. 70.77
LAUSANNE

Pour tous vos Achats Vous trouverez un Superbe Choix

de MARCHANDISES
de Première Qualité

Aux Grands
MAGASINS

INNOVATION
Rue du Pont S. A. LAUSANNE

NOS PRIMES GRATUITES aux LECTEURS de L'ÉCRAN

Il suffit de présenter à nos Bureaux, Avenue de Beaulieu, 11, à Lausanne, les quatre derniers numéros de L'Écran Illustré, pour recevoir GRATIS :

UNE PHOTO DE VEDETTE DE CINÉMA

(portrait ou scènes de films connus), tirée sur beau papier glacé, format 20 x 26 cm., d'une valeur réelle de Fr. 1.50, à choisir, jusqu'à épuisement complet, dans notre riche collection de photos des acteurs et actrices célèbres du cinéma,



OU BIEN VOTRE PROPRE PHOTO GRATIS

exécutée artistiquement dans les studios de

PHOTO-PROGRÈS
28, Petit-Chêne, LAUSANNE

Nous ne doutons pas que les lecteurs de L'ÉCRAN ILLUSTRÉ apprécieront le sacrifice que nous faisons pour leur être agréable ; considérant que la faveur que nous leur accordons, équivaut à deux fois au moins, le remboursement du prix du journal.

